

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Bibliographia œconomica Hungariæ. T. I : 1505-1805. Conscripterunt E. DÓCZY, E. WELLMANN, St. BAKÁCS. Budapest, 1934, Bibliotheca Musei Œconomix Rurales Regni Hungariæ, in-8°, 354 p.

Cette Bibliographie s'est fixé pour tâche de donner une vue d'ensemble de toute la production imprimée, concernant l'ancienne littérature économique de la Hongrie. Elle comprend les *xvi*^e et *xviii*^e siècles et plus précisément la période comprise entre les années 1505 et 1805. En effet, c'est en 1505 que parut le premier ouvrage « économique » hongrois, et en 1805 que fut publiée la première grande synthèse établie d'après des méthodes de recherches scientifiques vraiment modernes, la première qui tient compte de l'originalité du sol et du climat hongrois. Cet ouvrage de plus de 2.000 pages symbolise la « fin » de l'ancienne littérature économique hongroise.

La présente œuvre bibliographique veut servir à un double but : 1° faciliter les recherches d'histoire économique qui ont pris un essor considérable dans la Hongrie d'après-guerre et 2° ouvrir la porte à une « histoire de la littérature économique » de notre pays, matière à coup sûr peu cultivée jusqu'à l'heure actuelle. Les savants auteurs ne manquent pas de définir le but de leur ouvrage. La Hongrie fut, en effet, durant ces trois siècles, un pays essentiellement agricole. En fonction de cet état économique, elle eut, dès le *xvi*^e siècle, une littérature économique et une science théorique suffisamment développées. Mais cette richesse documentaire ne nous était que très difficilement accessible jusqu'à ces derniers temps, faute de bibliographies et de catalogues convenables. Les auteurs ont voulu remédier à cette lacune, et incorporer à notre grand domaine de recherches ces sources mêmes. Ils ont ainsi rendu possible l'élaboration d'un aspect historique très incomplètement connu de notre civilisation nationale. Aussi insistent-ils sur la nécessité d'une « histoire de la littérature éco-

nomique » et protestent-ils contre la définition trop conservatrice de l'histoire littéraire qui, d'après eux, ne veut admettre comme « faits littéraires » que les œuvres poétiques. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons qu'approuver la conclusion pratique que les auteurs ont tirée de leur méditation, conclusion qui étend le champ d'investigation de l'économie.

Cette bibliographie énumère, en effet, tous les ouvrages et articles traitant un sujet économique quelconque ou ayant trait à l'économie et qui sont l'œuvre d'un auteur hongrois, tant à l'étranger qu'en Hongrie. Elle énumère également les publications les plus importantes des auteurs étrangers lorsqu'elles traitent de sujets économiques intéressant la Hongrie. Elle nous renseigne ainsi sur la totalité du territoire de l'ancienne grande Hongrie et sur les idées économiques qui avaient cours dans les pays civilisés. Aussi ne pouvons-nous qu'approuver l'auteur pour avoir admis la notion d'économie dans son sens le plus large. Jusqu'au XIX^e siècle, ni les sciences, ni les connaissances pratiques n'étaient différenciées dans la mesure où elles le sont à l'heure actuelle. Il arrive bien souvent, par exemple, que l'auteur d'une « arithmétique pratique » fournisse des renseignements économiques de toute première importance (changes, taux d'intérêts, etc.). Cet état des choses a incité les auteurs à ne pas se contenter des titres d'ouvrages mais à parcourir les ouvrages eux-mêmes, jugeant ainsi de ce qu'ils contiennent réellement. Le classement fait d'après des vérifications si minutieuses ne peut qu'augmenter notre confiance envers ce guide indispensable.

Les auteurs ont adopté le plan de classement suivant : A) ouvrages et articles de périodiques ; B) périodiques et ouvrages collectifs ; C) noms d'auteurs avec données biographiques, et D) index établi d'après les différentes branches d'économie. Les sections A) et B) sont constituées dans l'ordre chronologique. Chaque titre comporte, en dehors de la description bibliographique précise, le résumé succinct de l'ouvrage et les bibliothèques de Budapest où les volumes ou articles peuvent être consultés. Notons que les langues de ces publications sont dans la plupart des cas le hongrois et le latin. Beaucoup sont néanmoins écrites en allemand et quelques-unes en langue slovaque.

Cet ouvrage bibliographique nous convainc une fois de plus de l'importance décisive de l'histoire hongroise en Europe orientale. Mais il nous convainc en même temps que les historiens hongrois, ayant la pleine conscience de cet état privilégié, s'efforcent de jouer dans la vie intellectuelle des peuples danubiens un rôle dont l'importance ne soit en rien inférieure à celui qui leur était traditionnellement dévolu.

T. BARÁTH.

Pierre DELATRE. — **Nos Amis les Hongrois.** Esquisses et Souvenirs. Paris, Figuière, 1935, in-8°, 190 p.

Livre d'un Français sur les Hongrois, c'est assez rare, mais de temps en temps il en paraît un, et il cause toujours une surprise très agréable. Si une fois on se met à étudier ce peuple si petit, ce pays tellement éloigné, on l'étudie à fond, et on fait des découvertes inattendues. Ce peuple, qui a vécu pendant des siècles dans le voisinage immédiat des Allemands, des Autrichiens, porte dans tout : dans sa culture, ses mœurs, ses coutumes, l'empreinte de l'influence germanique. Cette influence existe, mais elle n'arrive pas à dominer uniquement toute la pensée hongroise. Le peuple hongrois, capable de comprendre tout ce qui s'adresse à l'âme ou à l'intelligence, ressent, dès qu'il la connaît, une profonde admiration pour la culture française, une admiration qui a créé des coïncidences de pensée dans les questions les plus importantes de la vie. Et le premier mérite de ce livre est justement d'avoir reconnu ces coïncidences dans le sentiment religieux français et hongrois ; pour le prouver, l'auteur ajoute une description minutieuse des centres catholiques de la Hongrie, description qui s'étend sur toutes les circonstances géographiques et sur toute l'histoire de ces lieux.

Son travail très solide met en lumière toutes les institutions du catholicisme hongrois, en parvenant à comprendre admirablement le caractère fondamental de la pensée catholique, et maintes fois aussi celui de la pensée patriotique hongroise.

Catherine RAÝMAN.

LINGUISTIQUE

Alexandre ECKHARDT. — **Dictionnaire hongrois-français.** (Eckhardt Sándor Magyar-Francia Szótára). Budapest, 1935. Librairie Eggenberger (Rényi), 952 p.

Comme l'auteur vient de le montrer dans une de ses études essentielles sur ses principes de lexicographe, la tâche de composer un grand dictionnaire hongrois-français n'était pour lui que l'aboutissement de ses travaux d'histoire littéraire. Approfondissant l'étude de l'esprit français, il était nécessairement amené à établir un parallèle entre celui-ci et l'esprit hongrois d'où il ne fallait qu'un pas pour étendre cette comparaison aussi à l'expression verbale de ces deux aspects si divers de la mentalité européenne. Voilà comment l'évolution subjective du problème nous prouve déjà que l'entreprise lexicographique qui demandait dix ans de travail infatigable, fut envisagée, au delà des buts d'utilité pratique, pour combler une lacune regrettable de nos études de linguistique, et

pour servir de point de départ à de nouvelles recherches scientifiques. En effet, c'est le dictionnaire de M. Alexandre Eckhardt qui a révélé à nos linguistes le vrai caractère du hongrois et le sens profond de son orientation parmi les langues centre-européennes. Nous avons montré ailleurs qu'il s'agissait là « non pas d'une langue indo-européenne qu'il fallait rendre par la phraséologie d'une langue généalogiquement apparentée, mais d'une langue finno-ougrienne qui avait passé, par suite de ses contacts culturels, par un long processus d'européanisation »¹. Il y faut encore ajouter, pour comprendre toute la portée scientifique de la tâche bien ardue du savant auteur, qu'il fallait rendre le vocabulaire du hongrois, langue rustique mais pleine, dans ses couches supérieures, de calques d'origine allemande, en français, c'est-à-dire en une langue de caractère urbain, voire aristocratique et ressortissant, de par son évolution historique, à une autre sphère de culture. En outre, comment rendre en français moderne, langue analytique par excellence, la valeur exacte des formes verbales synthétiques du hongrois, comment imiter le réalisme auditif de nos verbes expressifs — encore mieux traduisibles en italien, — comment laisser percer la nuance caractéristique, la *couleur locale* de tant d'objets et de figures liés au sol hongrois ? M. Eckhardt a parfaitement raison de reprocher à un de ses devanciers d'avoir traduit le mot *betyár* par une périphrase aussi absurde que « un jeune paysan pompeux et insolent », mais, en réduisant cette figure typique à un simple « bandit », réussit-on à évoquer tout ce qui est attaché à ce nom dans les pièces populaires de Szigligeti ou dans un roman de Maurice Jókai ? En même temps, un nombre considérable des termes de notre langage scientifique reflète des notions empruntées de l'allemand. Comment traduire les mots tels que *kultúrpolitika*, *kultúrfölény*, *kultúrpalota* et mille autres encore ? Voilà pourquoi traduire du hongrois en français c'est plutôt un travail d'adaptation où il faut souvent renoncer à trouver des équivalents parfaits.

Malgré ces difficultés qui, dans certains cas, nous paraissent presque insurmontables, M. Eckhardt, profitant de ses expériences d'observateur fin et pénétrant, et sachant voir dans le microcosme d'un mot l'expression la plus fidèle de la mentalité inhérente à une communauté culturelle, s'est proposé comme but et a, en effet, réussi à donner « un conseiller sûr et généreux » aux Hongrois désireux d'approfondir l'étude du français. Pour mieux pénétrer l'esprit de la langue française, il ne se borne naturellement pas à enregistrer les mots et les synonymes avec une étonnante sûreté de maître, mais il y ajoute encore un grand nombre de locutions

(1) *Zeitschrift für franz. Sprache und Literatur*, Bd. LIX, 1935, p. 511-2.

et de tournures toutes faites qui, la plupart du temps, ne laissent pas subsister le moindre doute sur l'emploi et la nuance stylistique de l'expression en question. C'est là qu'on peut admirer le mieux jusqu'où peut aller la pénétration d'un savant étranger ayant consacré une vie entière à connaître les plus secrets ressorts de la vie et de l'âme françaises. Un des critiques a bien raison de dire que ce dictionnaire avait révélé même à beaucoup de Hongrois l'acception précise et le fond psychologique de nombre de tours de leur langue maternelle. Nos termes réputés « intraduisibles » y sont, pour ainsi dire, « démontés » selon leurs diverses nuances sémantiques de sorte que même le fameux « *hangulat* » (*Stimmung*) donne lieu à l'auteur de faire une série de rapprochements suggestifs [1. (*lelki*) état d'âme *v.* d'esprit, état moral, moral, disposition d'esprit; 2. (*környezetben*) atmosphère, ambiance, *barátságos hangulatban* : dans une atmosphère de cordialité; *közhangulat* : état des esprits; opinion; (*tózsdei*) ambiance; *szilárd hangulat* : note d'ensemble soutenue; 3. (*tájé, helyé, időé*) atmosphère, impression; *esti hangulat* : impressions du soir; 4. (*szóé*) nuance affective; 5. (*jó, rossz stb.*) humeur, disposition... *engedékeny h.-ban* : en veine de libéralisme *nincs hangulatban* : il n'est pas dans son assiette... *hangulatot csinál* : (*társaságban*) mettre la société en train,... etc.]. C'est pourquoi la parution du dictionnaire de M. Eckhardt est aussi un événement de première importance au point de vue de l'enregistrement lexicographique du hongrois d'aujourd'hui. Son trésor lexicologique dépasse de beaucoup celui de Kelemen (*Dict. hongr.-alle.*) et peut être considéré, à juste titre comme le miroir le plus fidèle du hongrois de nos jours, tel qu'on le parle et qu'on l'écrit. Il faut bien faire ressortir le fait que le travail de l'auteur ne s'était pas borné à tenir compte seulement de la langue écrite. Il s'étendait aussi à tous les domaines de la langue parlée de sorte que même les mots d'origine étrangère (*Fremdwörter*) ont trouvé bon accueil dans cette synthèse aux aspects si multiples. M. Eckhardt prenait au sérieux ses obligations de lexicographe à tel point que dans son dictionnaire on retrouve même des tournures anglaises souvent usitées dans la langue de la conversation comme *business is business* (« en affaires comme en affaires », ajoutons : « les affaires sont les affaires »). L'auteur s'est montré plus prudent dans l'admission des néologismes qui, en effet, sont souvent d'une durée trop éphémère, mais dont l'usage, au moins dans certains cas, tend à se généraliser continuellement. A en juger d'après le langage des journaux, il conviendrait d'ajouter dans une seconde édition les néologismes, tels que *edző, borulató, rangrejtve*. Il serait facile d'établir aussi la liste des composés qui pourront être cherchés dans ce dictionnaire bien que sur ce point le choix est extrêmement dif-

ficile à faire, puisqu'en hongrois de même qu'en allemand, les possibilités de composition des mots sont presque illimitées. Énumérons pourtant quelques composés dont l'usage est bien fréquent dans la langue d'aujourd'hui : *bankvezér, blokkjegy, céhtárs, délutáni ruha, félfátyol* (voilette), *felvég, ibolyakék, ígehatározó, irónemzedék, kenyéririgység, kenyérharc, kisszakasz, nagy-, kisesélyi ruha, kutyakiállítás*, (exposition canine), *neoncső, tanácstagság*. Ajoutons-y encore quelques dérivés comme *igérget, ijedékeny, neszezni, beinteni, benaplózni*, ainsi que des expressions comme *iramodásnyira van, cudar idő*, etc. Quant aux interprétations françaises, nous venons d'en apprécier, plus haut, la justesse et la finesse, allant jusqu'aux moindres détails de l'aire sémantique des mots rubriques. Peu nombreux sont les cas où l'on pourrait ajouter à la phraséologie indiquée par l'auteur, d'autres synonymes d'usage fréquent. Rappelons, à titre d'exemple, que *fejhallgató* peut être rendu aussi par « écouteur » et que, au mot *megmászik*, on pourrait ajouter encore le néologisme « ascensionner ». De même *landijmentesség* peut se traduire aussi par « exonération des frais » qui est un terme généralement usité (p. ex. à la Sorbonne).

Examinons maintenant quelques groupes de termes techniques pour montrer, au moins d'une façon très sommaire, la richesse des indications et des renseignements de détail qui résultent, bien entendu, de la multiplicité de l'érudition de l'auteur. Ainsi, parmi les termes d'histoire littéraire, il a inséré non seulement la dénomination française de nos plus anciens textes littéraires (ex. *Bécsi Képes Krónika* : Chronique enluminée de Vienne), mais aussi l'équivalent de certaines catégories, d'origine allemande, mais fort chères aux historiens modernes de la littérature hongroise (*irodalmi öntudat* : la conscience de soi-même de la littérature, littérature consciente). On pourrait y ajouter le terme « prise de conscience ». Au sens de *Periodisierung* (*korszakolás*), il y aurait peut-être lieu de signaler le néologisme « périodisation » admis par le dernier Congrès de Littérature comparée. Quant aux termes linguistiques, ils sont généralement bien représentés dans le dictionnaire de M. Eckhardt. On pourrait enrichir cette branche de la terminologie scientifique qui est encore loin d'être élaborée d'une façon uniforme, de quelques expressions puisées dans « le Langage » de M. Vendryès (*image verbale, matériel sonore*). A ce propos, nous rappellerons aussi quelques termes de psychologie comme *instinct grégaire, fonction praxique*. Parmi les termes de logique, il serait utile d'admettre (proposition) majeure et mineure. Laissant de côté les termes de commerce, d'astronomie et de physique que nous examinons ailleurs¹, remarquons que pour ce qui est du voca-

(1) V. notre compte rendu sur ce dictionnaire dans *Le Français moderne* (1936).

bulaire des sciences naturelles (et aussi en histoire naturelle), l'auteur a eu soin d'ajouter aux termes scientifiques, s'il y a lieu, aussi les termes populaires. Le domaine du sport n'est pas négligé non plus (voici quelques additions : hokkizó — *hockeyeur*, rekord igazolása — *homologation d'un record*, séugró — *tremplin pour le ski*).

Bien qu'il soit facile de faire l'éloge de ce dictionnaire si riche en excellentes qualités — ne serait-il pas absurde de le comparer aux essais tâtonnants des devanciers de M. Eckhardt dans ce domaine ? — il faut, pour le juger à sa juste valeur, le placer sous l'angle de l'œuvre de l'auteur et le considérer comme une étape significative d'une activité scientifique qui continue à se déployer avec un éclat toujours nouveau dans les diverses branches de l'histoire de l'esprit hongrois et européen. Qui ne retrouverait aussi dans cet ouvrage dépourvu, en apparence, de tout subjectivisme, la figure inquiète de ce chercheur infatigable chez qui les données immédiates de l'intuition avoisinent constamment avec les faits établis avec la compétence et la sagacité d'un grand savant ? C'est précisément ce trait subjectif qui constitue une des particularités les plus précieuses de l'ouvrage qui, par l'abondance de ses observations suggestives, ainsi que par les problèmes d'ordre général qu'il pose avec une clarté bien française, ne manquera certainement pas de montrer des voies nouvelles pour tous les spécialistes des rapports franco-hongrois.

L. GÁLDI.

BORIS UNBEGAUN. — Les débuts de la langue littéraire chez les Serbes. Paris, Champion, 1935, 83 p.

Excellent slaviste d'une objectivité rare et singulièrement précieuse, M. Unbegaun a donné, il y a trois ans, une étude remarquable sur *Le calque dans les langues slaves littéraires* (Revue des Études slaves, XII, pp. 19-48), où il a tenu également compte d'un bon nombre de faits linguistiques hongrois. Son nouveau travail traite un des chapitres les plus intéressants de la vie des nationalités sur le territoire de la Hongrie historique. Il commence par reconnaître les différences essentielles qui séparaient, de tout temps, les Serbes de Hongrie, d'avec la Serbie proprement dite. « La littérature serbe moderne est née en Hongrie... La domination turque maintenait, depuis le xv^e siècle, la Serbie proprement dite à un niveau de culture fort médiocre... Si dure qu'ait été d'abord l'existence des Serbes dans leur nouvelle Patrie, elle leur a du moins valu un contact immédiat avec la civilisation européenne et le développement d'une littérature, et par conséquent une langue littéraire s'est trouvée facilitée du même coup (pp. 12-13). » On peut admettre aisément que ces considérations s'appliquent à bon

droit aussi, aux prises de conscience successives des autres nationalités, et notamment à celles des Roumains. M. Unbegaun suit de près les diverses étapes des débuts de la langue littéraire. On voit clairement, par son remarquable exposé, comment le slavon serbe a cédé la place au slavon russe qui, à son tour, a été remplacé par la pénétration du serbe comme langue littéraire. Espérons que cette pénétrante analyse qui, pour le moment, ne va que jusqu'à la réforme définitive de Vuk Karadzic, sera bientôt complétée par l'histoire de toute l'évolution ultérieure, de sorte qu'on aura une vue d'ensemble, riche de suggestions pour les travaux analogues, sur ce mouvement caractéristique « en faveur d'une langue littéraire » qui « aboutit à la création définitive du serbo-croate littéraire ».

L. G.

Louis TAMÁS. — **Romains, Romans et Roumains en Dacie Trajane.** Budapest, Académie des Sciences de Hongrie, 1935, 234 p.

Reprendre le problème si discuté de la continuité transylvaine des Roumains pour le soumettre à une critique dépourvue de toute tendance politique et guidée par le respect désintéressé de la vérité historique, ce devoir s'imposait déjà depuis longtemps à l'historiographie hongroise contemporaine. C'est M. Louis Tamás, l'excellent privat-dozent de philologie roumaine de l'Université de Budapest qui, après nombre d'articles consacrés au même sujet, s'est chargé de cette tâche bien délicate.

Son livre, divisé en cinq chapitres, commence par une vue d'ensemble de l'évolution historique des quatre embranchements du roumanisme. L'auteur y analyse avec beaucoup de sagacité le développement sémantique des divers noms ethniques de ce peuple. S'inspirant d'une remarque suggestive de Norden, il fait voir que ce n'est qu'à partir du ^ve siècle que le nom de « Romanus » se rencontre en tant que « *völkerverbindendes Kollektivum* ». Il en résulte que cette dénomination est ultérieure à l'évacuation de la Dacie sous Aurélien et que, par conséquent, elle doit être en relations avec le séjour des ancêtres des Roumains dans les régions sud-danubiennes. C'est pourquoi même le nom de « *rumân* » — latinisé plus tard en « *român* » — semble être, à l'avis de M. Tamás, une preuve probante des origines balkaniques du peuple roumain. Les chapitres suivants fournissent une masse énorme d'arguments ethnographiques, historiques, linguistiques, etc., à l'appui de la même thèse. Profitant des études archéologiques de M. André Alföldi sur le romanisme dacien, M. Tamás donne un tableau parfait de la colonisation de cette province. Il a raison d'insister, une fois de plus, sur le rôle assez réduit de l'élément d'origine italique dans la romanisation de la Dacie. Ensuite, appliquant la

méthode dont Zoltán Gombocz s'était servi pour recueillir les mentions relatives à l'habitat primitif et aux migrations des Hongrois, l'auteur consacre une attention toute particulière aux problèmes de filiation des traditions littéraires et historiques qui se rapportent dès le Moyen Age aux origines des Roumains. Grâce à la richesse de sa documentation, il réussit à prouver d'une façon incontestable que la thèse de la continuité, soutenue avec tant de vigueur par les membres de l'« École Transylvaine », n'est, en dernière analyse, qu'une survivance tardive des élucubrations pseudo-historiques du Moyen Age et de la Renaissance. Pour montrer dans quelle mesure les tendances « daco-roumaines » aboutissent à des exagérations inadmissibles pour la science objective, M. Tamás croit nécessaire de soumettre à une sévère mais juste critique le dernier ouvrage volumineux de M. Nicolas Drăganu sur le rôle de l'élément roumain dans l'évolution de la Hongrie historique. Cette esquisse des diverses théories relatives à la continuité transylvaine a pour but de démontrer que, selon toute probabilité, les « Proto-Roumains » de Transylvanie, même s'ils existaient, devaient être fort peu nombreux et que par la nature des choses, ils ne pouvaient parler un dialecte néo-latin pénétré d'origine balkanique, ce qui va à l'encontre de la théorie d'immigration, admise par une partie des spécialistes des questions roumaines. A ce propos, l'auteur résume, en partie d'après l'ouvrage essentiel de Sandfeld, les particularités qui sont propres aux roumains et aux autres langues balkaniques. Il met en évidence le fait que dans cet amas de Slaves, d'Albanais et d'autres peuples encore fort mal connus, le peuple roumain n'a pu maintenir sa langue néo-latine que grâce à sa manière de vivre conservée dans sa rusticité primitive (vie de pasteur, transhumance). Établis dans les villes, les Roumains n'auraient pu résister à la force assimilatrice des Slaves, ce qui aurait amené la perte de leur langue et de leur caractère ethnique. Par rapport aux relations linguistiques albano-roumaines, M. Tamás a raison de montrer l'importance de l'article postposé pour la structure intérieure de la langue bien qu'il considère cette espèce d'article comme un fait isolé, sans préciser sa fonction dans le mécanisme de détermination des langues respectives. En même temps, il aurait bien valu la peine d'y ajouter au moins quelques remarques aussi sur l'article de caractère analogue en bulgare qui mériterait d'ailleurs aussi un examen plus approfondi, surtout en ce qui concerne ses relations éventuelles avec l'article enclitique du roumain. — Comme tous ceux qui s'opposent à la thèse de la continuité, se rangent presque involontairement parmi les savants dits « röslériens », M. Tamás doit s'occuper au moins en passant, aussi d'un argument bien connu de Rösler, à savoir des anciens éléments germaniques du

roumain. S'inscrivant en faux contre la théorie absurde de Diculescu sur les éléments d'origine gépide, il fait sienne la prudente opinion de M. Mario Roques : « Ce n'est pas l'illusoire reconstitution de quelque forme gépide d'après les mots du bas-allemand qui comblera l'hiatus » (*Romania*, XLIX, p. 145). Après avoir jeté un coup d'œil sur les éléments d'origine ruthène du roumain, dont quelques-uns étaient censés antérieurs au XIII^e siècle, l'auteur passe à la partie positive de son travail. Jusque-là il n'a fait qu'infirmer les preuves alléguées en faveur de la continuité. Maintenant, au contraire, il cherche à prouver que, d'après les documents hongrois, rien ne nous oblige d'admettre les débuts de l'infiltration roumaine en Transylvanie pour une période antérieure à la première moitié du XIII^e siècle. A l'encontre de Densussianu et de Drăganu, il établit que le premier nom propre dont l'origine roumaine paraît certaine, est la forme *Fichur* (Fitchour empruntée de roum. fecior), attestée vers 1202-3. De même, on ne trouve aucun nom de lieu d'origine roumaine qui soit antérieur au XIII^e siècle. Ces faits linguistiques s'appuient aussi sur une série de données historiques que l'auteur ne néglige pas d'énumérer en ordre chronologique. Il en résulte que, jusqu'au XVI^e siècle, le nombre des Roumains paraît avoir été peu considérable en Transylvanie. Il est curieux de remarquer que l'influence du hongrois sur le roumain est démontrable dès le XIV^e siècle — époque où le royaume des rois angevins influe puissamment aussi sur l'organisation politique des voïvodats naissants — tandis que les plus anciens mots d'origine roumaine en hongrois ne remontent pas au delà du XVI^e siècle. On est justifié d'y voir non seulement un simple fait de langue, mais aussi un détail d'évolution culturelle qui n'est nullement négligeable pour celui qui entreprendrait un jour une étude d'ensemble sur le rayonnement et le rôle civilisateur du hongrois en Europe Centrale.

Dans le dernier chapitre, l'auteur développe ses idées sur certains passages de la chronique du Notaire Anonyme du roi Bela, qui ont été souvent mis en rapport avec la thèse de la continuité. Conformément à l'avis de la majorité des historiens hongrois, M. Tamás n'y voit que des anachronismes qui ne nous doivent pas surprendre chez un auteur qui, par ses sources d'information, sa méthode et l'acheminement de sa pensée, est si étroitement lié à son époque. Pour le prouver, M. Tamás a l'idée ingénieuse de faire un rapprochement entre l'Anonyme hongrois et un Anonyme français qui, dans son récit de voyage, fit une mention non moins légendaire des Macédo-Roumains.

L'ouvrage du jeune savant qui a réussi à montrer à la lumière de la science objective les problèmes si complexes de la continuité des Roumains en Transylvanie, est certainement une synthèse

des plus importantes qui, grâce à une traduction française qui paraîtra prochainement, ne tardera pas à être connue partout où l'on s'intéresse pour la formation historique des peuples du bassin danubien.

L. ARADI.

LITTÉRATURE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE

J. HANKISS et L. MOLNOS-MULLER. — **Anthologie de la Poésie hongroise.** Traductions de E. BENCZE, AL. ECKHARDT, H. GACHOT, J. HANKISS, E. KUBEK, P. RÓNAI, AL. TÉREY, G. VAUTIER. Paris, **Sagittaire**, 1936, in-8°, 240 p.

Les amis de la littérature hongroise ont été agréablement surpris par ce volume, dont le but est de donner au public français une riche et belle collection des joyaux lyriques de la poésie hongroise. Nous avons aussi l'espoir que ce volume rendra plus accessible au lecteur français l'âme hongroise qui lui semble encore un peu exotique. La composition d'une anthologie est une tâche particulièrement délicate, car le rôle du goût personnel y est prépondérant ; dans le cas le plus favorable, le lecteur trouve que rien n'est superflu dans le livre, mais il voudrait y voir figurer encore tel ou tel poème préféré. Cependant, le cadre de l'ouvrage est limité par l'éditeur.

L'anthologie que nous avons devant nous donne vraiment ce que la poésie hongroise a produit de meilleur. Aucun reproche ne peut être fait en ce qui concerne la sélection des poèmes : les rédacteurs et leurs conseillers, tant du côté français que du côté hongrois, constituent la meilleure garantie de l'excellente qualité de la matière publiée. Les prémices débutent, avec juste raison, par le premier poème hongrois : la *Complainte de Marie*, du XIII^e siècle. Ils montrent les origines de la poésie hongroise, par un exemple de chaque genre à travers les siècles, jusqu'à l'âge d'or : l'époque des classiques : Arany et Petöfi. Mais le plus gros du volume porte sur les œuvres des dernières dizaines d'années, dont la production par sa nature même se trouve plus près de l'âme du lecteur français de nos jours. La collection reflète ainsi le caractère national particulier, mais laisse apparaître également les liens qui unissent, à l'Occident, ce caractère national. Les fruits des toutes dernières années, bien que souvent dignes d'attention, ne sont pas encore suffisamment mûrs, même dans l'opinion littéraire hongroise, pour être présentés à l'étranger. Dans son ensemble, le livre nous présente moins des personnalités lyriques en particulier, que la nature et le caractère mêmes de toute la poésie lyrique hongroise.

Les quelques remarques que nous voudrions faire au sujet de l'anthologie ne concernent la matière publiée qu'en second lieu. C'est surtout à propos de la traduction littéraire française-hongroise que nous serions désireux de dire quelques mots. Si nous comparons les possibilités de la traduction des poèmes hongrois et des poèmes français, nous constatons que la langue hongroise se trouve dans une situation particulièrement avantageuse. Elle a, en effet, trois prosodies différentes à sa disposition : la prosodie qualitative (nationale) basée sur l'accent, la prosodie antique, quantitative, libre, qui suit l'exemple latin, et la prosodie quantitative rimée des Italiens, des Français et des Allemands. Il n'existe peut-être pas une autre langue qui permette de rendre aussi bien la métrique d'une autre langue. La situation du traducteur français est bien plus difficile, car il n'a qu'une seule prosodie à sa disposition : la prosodie qualitative basée sur l'accent. La difficulté réside surtout dans le fait que l'accent dans la prosodie qualitative (nationale) hongroise se trouve toujours sur la première syllabe de la mesure, celle-ci étant descendante (trochaïque), alors que dans les vers français l'accent est toujours à la fin de la mesure dont l'allure est, par conséquent, ascendante (iambique). La traduction française des chansons populaires hongroises ou de poèmes analogues ne peut donc jamais être parfaite, car l'allure (ou cadence) de ses vers, la musique de ceux-ci, en quelque sorte, est différente. Bien que la traduction des deux poèmes populaires de l'Anthologie (p. 226) soit excellente, le rythme nous paraît étrange, comme celui d'un morceau de musique joué sur un instrument autre que celui pour lequel le morceau a été composé ; la traduction de la chanson populaire du xvii^e siècle (*Voilà que trisle*, p. 14) est d'un art exquis, et pourtant son atmosphère est changée. La métrique est d'ailleurs intimement liée à la longueur des vers ; les vers lents et longs produisent un effet psychologique tout différent de celui de vers rapides et courts, annonçant une fin précipitée. L'art des vers courts occupe une place à part dans la poésie française (Th. Gautier, Verlaine), il faut donc savoir tirer parti de cette particularité dans la traduction.

L'élément suivant est la musique des vers, qui se manifeste dans le rythme, mais aussi dans l'action profonde de la rime sur l'oreille et sur l'âme. Il est désagréable de lire la traduction peut-être exacte, mais dépouillée de tout effet artistique, d'un poème dont le rythme et les rimes constituent une véritable harmonie dans l'original. L'idée de devoir lire en prose hongroise : *Le Roi d'Yvetot*, de Béranger ; *Le Vase brisé*, de Sully-Prudhomme ou *L'Art poétique*, de Verlaine, me remplit d'horreur. Et ici nous abordons la question importante des qualités dominantes de la traduction. Celles-ci peuvent être condensées dans la formule

idéale suivante : fidélité dans le sens (ou contenu), dans la forme et dans l'atmosphère. A mon avis, la fidélité dans l'atmosphère est la plus importante : la traduction doit produire autant que possible les mêmes sensations que l'original ; ce but est généralement le plus facile à atteindre en suivant de près les particularités de la forme (rythme, rime, longueur). C'est le contenu qui doit être le plus sacrifié, réduit plutôt qu'augmenté par des chevilles d'origine étrangère. *L'Anthologie* des Éditions Sagittaire abonde d'excellents exemples de ce genre : une strophe de Balassi (p. 7), chanson populaire ancienne (p. 14), Csokonai (p. 28), Arany (p. 80), Bárd (p. 105), Szabolcska (p. 107), Havas (p. 156), Lendvai (p. 17), les chansons populaires : *On dit, Par où* (p. 226) et *Pourquoi* (p. 228). *Homère et Ossian*, de Petöfi (p. 62), donne une assez bonne impression, bien que l'allure de la traduction, non exempte d'une certaine lourdeur, reste incapable de suivre les anapestes fougueux de l'original. *Le Frère de la Mort*, d'Ady (p. 112), produit un effet meilleur, ce qui est attribuable surtout au fait d'avoir gardé la longueur des vers ; mais la traduction de *L'Automne à Paris*, poème, si riche et de forme si subtile, est complètement terne et prosaïque. La langue française avec la richesse de sa métrique et avec l'abondance de ses rimes harmonieuses n'a point besoin de ces paraphrases rampantes ; elle se prive elle-même des agréments des chefs-d'œuvre poétiques étrangers. A ce point de vue, nous sommes réellement riches, puisque, en plus de notre propre littérature, il n'en est guère d'autre dont les chefs-d'œuvre ne nous soient accessibles dans une traduction fidèle, tant au point de vue du contenu que du point de vue de la forme et de l'atmosphère. C'est pourquoi malgré le plaisir que j'ai à lire la traduction de *Madách*, par G. Vautier, qui suit fidèlement toutes les nuances du texte, j'éprouve de la peine à la lire en prose de dissertation et non pas en vers appropriés (ce n'est pas des vers alexandrins, se scindant en deux hémistiches, que je veux parler, mais des vers de dix pieds, non coupés). Le poème non versifié ne permet d'apprécier que les idées contenues, l'envolée du sentiment et l'arome délicieux de la forme se perdent.

Cette *Anthologie* est la meilleure preuve qu'il est possible même en langue française, de donner de bonnes traductions artistiques, et d'éviter les paraphrases prosaïques. Nous serions très heureux de voir dans une prochaine édition un plus grand nombre de traductions publiées, — toutes peut-être, — dans une métrique s'approchant de celle de l'original.

Cependant, même sous sa forme actuelle, notre *Anthologie* est appelée à rendre de grands services, en illustrant l'exposé théorique du *Panorama de la Littérature hongroise* ; ces deux livres s'unissent ainsi pour n'en former qu'un et pour permettre à la

littérature hongroise de rejoindre en France un nombre d'amis sans cesse accru.

(Université de Pécs.)

Guillaume TOLNAI.

Sándor SOLYMOSSY. — **Contes et Légendes de Hongrie.** Recueillis et annotés par S. S., de l'Académie de Hongrie. Avant-propos de Jérôme et Jean THARAUD. Avec 24 illustrations de István BENYOVSZKY. Paris, 1937, Les Éditions Internationales, gr. in-8°, 494 p.

Il vient de paraître, dans la « Collection de Folklore », un important volume sur les *Contes et Légendes de Hongrie*, dont la formule nouvelle marque toute l'importance que tend à prendre, de nos jours, cette science humaine intégrale qu'est le folklore.

Cet ouvrage renferme, à côté des contes populaires proprement dits, un choix de légendes historiques, locales religieuses et de ballades, c'est-à-dire l'ensemble de la tradition littéraire et morale de ce pays. Et on y a joint, d'une part, une étude sur l'histoire et la vie hongroise, pour définir le peuple qui a créé ces œuvres ; d'autre part, des notes comparatives, dues à M. Sándor Solymossy, qui éclairent les innombrables rapports de cette littérature populaire hongroise avec le folklore universel. Ainsi, les lecteurs français trouvent ici une « somme » de la tradition orale dans un pays où celle-ci est encore très vivante et, par suite d'une grande valeur, pour l'étude même des problèmes sociologiques. Car nous devons noter que le cas de la Hongrie est privilégié et sans doute unique. En effet, nous ne pouvons recueillir de semblables ensembles de littérature orale que dans deux cas : d'abord pour les *provinces*, des pays européens, c'est-à-dire pour des unités sociales décapitées de leurs activités supérieures et dirigeantes ; ensuite pour les peuples *primitifs*, donc étrangers aux développements complexes de la culture. La Hongrie, au contraire, offre un accord naturel et continu entre la région et la nation, entre le peuple et la civilisation, entre le passé et la vie. Cette harmonie est d'ailleurs menacée, comme partout, par les conditions modernes de l'existence, mais il est d'autant plus intéressant de l'étudier et d'en tirer les leçons humaines qu'elle comporte.

Quels sont donc les éléments typiquement hongrois de ce livre ? Si l'on examine les sujets et les thèmes de ces récits, on s'aperçoit vite qu'ils remontent presque tous, comme d'ailleurs ceux de tous les pays, à ce vaste fonds encore mystérieux du folklore universel. L'introduction nous affirme pourtant qu'« il se trouve en Hongrie beaucoup de contes entièrement nouveaux et introuvables ailleurs ». Mais, lorsqu'on étudie de près les notes critiques, cette nouveauté disparaît presque entièrement. Et même les deux

seuls contes dont M. Solymossy maintient l'originalité hongroise, prêtent à contestation. Le premier — *Que Dieu vous bénisse* — nous montre un roi qui essaye d'abord vainement de faire disparaître dans des supplices le prétendant à la main de sa fille, puis lui promet des présents de plus en plus riches pour se débarasser de lui. Ce changement d'attitude se retrouve dans les contes très fréquents du type n° 71 de Grimm, où les « doués » aident le héros à exécuter les ordres dangereux du roi, et dans ceux du type n° 90 de Grimm, où un fermier, après de vains essais de meurtre, tente de renvoyer à prix d'or son valet qui ne veut que lui donner un soufflet. La seule originalité du conte hongrois est peut-être une contamination des deux types. De même, le second conte — *Le Chevalier Miklós* — est formé de la réunion de deux contes différents ; mais ce procédé se rencontre dans les contes de tous pays (cf. Cosquin, *Contes de Lorraine*, nos 15, 19, 22, 57...).

Ce n'est donc pas dans les éléments, étrangement semblables partout, et qui remontent sans doute à certains rites très anciens, que l'on trouvera l'originalité de ces contes, mais dans la manière de les traiter, et dans l'esprit qui les anime. C'est comme un langage, dont on n'invente pas les mots, mais qui pourtant peut traduire le fond de l'âme.

D'abord l'Introduction signale justement le talent dont témoignent certains de ces récits, par leur riche développement, leur vivacité et leur poésie. L'inégalité entre eux est flagrante, et quelques-uns sont des nouvelles délicieuses, de petits romans émouvants, comme la *Légende de Rip*, *l'Homme à la tête de fer*, *Ráadó et Anyicska*. Notons d'ailleurs que certains des plus grands écrivains hongrois, comme János Arany et Mihály Vörösmarty se sont inspirés de ces légendes, comme ailleurs Shakespeare, Goethe et La Fontaine. Il y a en outre quelques détails de mœurs qui situent les contes en Hongrie, soit des traits mythiques d'origine orientale, tel cet homme à tête de fer que M. Solymossy a étudié dans cette *Revue*, soit la place importante donnée aux chevaux et à leurs exploits magnifiques, ces chevaux qui se nourrissent de braise ardente ! ou encore cette fureur de musique qui apparaît souvent (par exemple p. 405 et p. 307 où est dépeint le rythme d'une czarda).

Mais on trouve d'autres éléments plus profonds et plus significatifs de l'âme hongroise dans ces contes. On y remarque un sentiment de l'immensité des plaines et de la terre, une rêverie devant l'espace, fréquents dans tous les contes, mais que la vie ancienne des Hongrois a développés en eux. Une formule répétée plusieurs fois comme : « Dans ce monde si grand, et même dans la petite Hongrie » (p. 349) en donne une idée.

Parfois même, on rencontre une poésie de « l'errance » à travers

les plaines, qui rappelle celle de la Bible (p. 38). Et le début suivant : « Il y avait autrefois bien au delà de l'Océan de rêve » (p. 342), ne nous évoque-t-il pas la nostalgie d'un Maeterlinck ? Mais, d'autre part, les passions exprimées sont chaleureuses et franches. Ainsi, l'amour se traduit une fois par une image étonnante, Anyicska révèle à Ráado, son bien-aimé, les épreuves qui l'attendent : la plus dangereuse de toutes sera de dompter trois chevaux furieux dont le plus terrible sera... elle-même. Et après la lutte avec le cheval vomissant des flammes et quand « le sang lui coule sur le flanc », Ráado « l'essuie avec son mouchoir de soie ».

On ne voit guère, dans ces contes, le travail acharné des métiers, les exploits des forgerons, les nains gardiens de mines et de trésors, familiers aux contes allemands, mais en revanche y abondent les cavalcades magnifiques, les exploits généreux et tumultueux, les danses et les chants, signes de la riche vitalité d'un monde mouvant.

Remarquons que ce goût du mouvement exprime un des modes essentiels de la sensibilité humaine : la loi du passage, dont un folkloriste a cru pouvoir faire la loi essentielle de la mentalité primitive (Van Gennep, *Les Rites de Passage*). Et notons aussi que c'est en même temps un des aspects caractéristiques de la civilisation moderne : Paul Valéry n'a-t-il pas dit pour définir notre temps : « Voilà donc que l'homme mobile s'oppose à l'homme enraciné » ?

D'autres questions assez délicates se posent maintenant que nous ne pouvons ici qu'indiquer. La plus importante est celle du rapport de l'Orient et de l'Occident. Ce problème s'est posé déjà pour les contes de tous les pays et les thèses les plus contraires sont encore soutenues. La situation de la Hongrie rend ici ce problème particulièrement intéressant. M. Solymossy incline nettement, dans beaucoup de cas, pour la thèse de l'origine orientale. Certaines de ses affirmations me semblent contestables. Par exemple, dans *l'Enfant du Cheval Blanc*, l'oiseau griffon qui ramène le héros des régions infernales, oblige celui-ci, pendant le trajet, à se couper un morceau de chair pour le nourrir. Ce n'est pas un thème oriental, il se rencontre ordinairement dans les récits du type Jean de l'Ours (cf. Cosquin, *op. cit.*, t. II, p. 137). Le thème de la femme arrachant à un être amoureux d'elle le secret de son âme extérieurement, se trouvait déjà dans le conte égyptien : *Les Deux Frères*. Peut-on parler d'une origine asiatique ? Un autre problème très délicat est celui de l'antériorité de tel trait sur tel autre. Notre connaissance bien imparfaite encore des coutumes primitives nous oblige sans cesse à reviser nos idées à ce sujet. Est-il sûr que « lutter sans armes » soit « un trait primitif » (p. 487) ? Peut-on croire que l'animal bienfaisant soit

« un avatar plus moderne de l'ancien Mort reconnaissant » ? Gédéon Huet pensait le contraire, et l'étude du folklore africain, composé essentiellement d'êtres à forme animale, semble lui donner raison. De même encore l'arbre de vie, le fruit de Jouvence, sont-ils postérieurs au Paradis du Moyen Age et issus de lui ? (p. 478-479). Il est infiniment probable, au contraire, qu'ils se rattachent aux antiques cultes des arbres, qui affleurent, par exemple, en Grèce, dans la légende des Hespérides.

Mais si le développement de certaines idées primitives reste pour nous obscur, d'autres au contraire sont d'une simplicité et d'une vérité éternelles qui ne peuvent que nous toucher profondément. A cet égard, ce recueil contient un conte qui est un pur chef-d'œuvre et qui nous évoque les plus beaux thèmes d'un Wagner ou d'un Victor Hugo. C'est *Le Fils du Roi qui ne voulait pas mourir*.

Commençant par cette étonnante formule : « Il y avait une fois, dans un pays lointain et même plus loin encore... », ce conte nous dépeint l'angoisse mystérieuse d'un jeune prince, que l'on croit amoureux, mais qui découvre un jour l'universelle fatalité de la mort. Tout le monde, même le vieux roi son père, est résigné et veut le calmer. Mais lui se révolte et part. Il traverse des royaumes où des hommes se livrent douloureusement à des travaux infinis auxquels ils sont condamnés, pour obtenir la faveur, un jour lointain, ... de mourir. Car eux, plutôt que de ne pas mourir, ils peineront six cents ans, huit cents ans, mille ans. Et chaque fois, on lui offre d'épouser la jeune princesse royale, avec qui il vivrait tout ce temps. Mais il refuse, et chaque fois on lui donne un objet magique qui lui permet de précipiter sa course éperdue. Enfin, parvenu « à l'extrême bord des courtines du ciel », il aperçoit un château suspendu dans les airs, celui de la reine de vie et d'immortalité, où la Mort n'entre pas. Il y reste mille ans qui passent plus vite qu'une année, mais enfin, il éprouve un jour la nostalgie de la maison paternelle. La reine l'avertit qu'il ne trouvera que des cendres, mais il insiste et elle le laisse partir lui donnant une gourde d'or pleine « du liquide originnaire de la falaise de l'éternité ». Et c'est le retour sinistre. Il revoit les palais et les êtres du premier voyage, silencieux et morts, de plus en plus enfoncés dans le néant, et il les ressuscite. Mais quand il parvient chez lui, à la place du palais royal, il ne trouve plus qu'un lac de soufre, et plus trace de personne. Mais soudain, dans la ville morte, derrière lui, surgit en criant la « vieille Mort », qui le cherchait depuis mille ans. Et il fuit éperdu, dans la plus horrible, la plus tragique des courses, vers le palais de l'immortalité. Au moment où il y parvient, la Mort saisit une de ses jambes. Mais la reine d'immortalité intervient et propose à la Mort de s'en remettre au sort

et de jeter le Prince jusqu'au sommet du ciel. Et quand il retombe, l'Immortalité le saisit au vol !

Il y a là, embellissant des thèmes traditionnels, une imagination poétique qui atteint au sublime le plus bouleversant. En dehors du temps et de l'espace, c'est le grand rêve de la fuite vers l'impossible, dans la plus fantastique des courses. Notons, pour finir, que ce livre de contes porte sur sa couverture la reproduction d'un des ornements d'or des antiques cavaliers de la Hongrie. Cet art magnifique, dit « des peuples nomades », que l'on retrouve identique depuis la Mongolie jusqu'à la France mérovingienne, n'a-t-il pas produit en Hongrie ses plus beaux trésors, comme ce grand cerf d'or du Musée de Budapest, qui s'envole dans une fuite éblouissante ? Ne pourrait-on pas voir là le symbole même de cette âme errante, qui a traversé le vieux continent, renversé l'empire trop stable de Rome, et poursuit dans le conte sa course insatiable vers l'infini ?

(Paris.)

Raymond CHARMET.

Pierre COSTIL. — André Dudith, humaniste hongrois (1533-1589). Sa vie, son œuvre et ses manuscrits grecs. Paris, 1935, éd. « Les Belles-Lettres », 482 p.

Voilà un livre qui mérite bien l'attention spéciale de tous ceux qui veulent connaître à fond l'humanisme aux cents visages du xvi^e siècle. Malgré son importance dans le développement de la pensée humaine, il est encore si peu connu ! L'ouvrage de Pierre Costil apporte de nouvelles lumières pour éclairer un peu mieux ce domaine toujours assez obscur.

L'ouvrage commence par une étude critique très détaillée, des sources que l'auteur divise en cinq groupes : « Les renseignements fournis par Dudith lui-même ; les documents officiels ; les témoignages contemporains ; les informations des premiers biographes ; les études publiées, considérées au point de vue de l'utilisation des sources. » Cette introduction est d'une importance capitale : c'est le fondement du reste et un service énorme rendu à tous ceux qui veulent étudier Dudith, son époque et les humanistes en relation avec lui (correspondance).

Dans la suite, l'auteur suit le plan indiqué dans le titre. D'abord sa vie qu'il divise en quatre périodes : I. 1533-1550 : Les origines et la jeunesse. — II. 1550-1562 : Les voyages et la formation de l'humanisme. — III. 1562-1576 : L'activité diplomatique et la rupture avec Rome. — IV. 1576-1589 : Les années de la retraite et les controverses religieuses.

En confrontant les divers témoignages et sources, l'auteur arrive à établir le lieu (Bude ou auprès de Bude), et la date

(16 février 1533) de naissance d'André Dudith Sbardellat de Orehowicz qui, du côté paternel, a pour ascendants des Hongrois d'origine croate, du côté maternel, des Italiens. Parmi ces derniers, il faut mentionner, à titre spécial, son oncle Augustin Sbardellat, évêque de Vác. Par les soins de cet oncle, Dudith reçut une éducation très soignée et éminemment intellectuelle. A l'âge de 6 ans il fut envoyé à Breslau et confié aux soins du chanoine Heuchel († 1639). Revenu de Breslau à l'âge de 16 ans, après un court séjour à Vienne, en 1550, il part pour faire le tour des plus célèbres universités de l'époque, avant tout, pour aller en Italie du Nord (chap. I). Son premier séjour en Italie (Vérone, Padoue, Venise) dure jusqu'en 1553. L'an 1550 est le début des études universitaires de Dudith qui mènera une vie pleine de labeur studieux, mais qui est en même temps très mouvementée. En Italie, à Vérone, il trouve un protecteur puissant dans la personne très sympathique du cardinal Réginald Pole qui va bientôt l'attacher à sa suite en qualité de secrétaire, lorsqu'en 1553 il part en Angleterre, en légation. C'est de même sur la recommandation du cardinal Pole, que Paul Manuce prit en affection le jeune Hongrois pour ne pas cesser de l'entourer de soins tout à fait paternels jusqu'à son apostasie. En 1553, Dudith quitta l'Italie pour accompagner Pole allant en Angleterre. Sur l'intervention de Charles-Quint, le voyage fut plusieurs fois interrompu, de sorte que, parti en septembre 1553, Pole n'arriva en Angleterre qu'en novembre 1554. Dudith devait profiter d'un séjour prolongé du cardinal à Bruxelles, au printemps 1554, pour aller travailler à l'Université de Paris. En novembre 1554, avec le cardinal, il gagna Londres, où nous le trouvons encore en 1555 terminant la copie d'un manuscrit de la liturgie de Saint-Jacques. En août 1555, à en croire Caninius (voir la préface de l'*Hellenismos*), il est déjà parmi les meilleurs élèves du collège de Cambrai. En 1556, Dudith révisé le latin du *Commentaire sur les Meteorologica*, de Vicomercat. Des difficultés matérielles, probablement, l'obligent, en 1557, à retourner en Hongrie, où, la même année, il reçoit un canonicat et une prévôté. Destiné désormais aux ordres, il fait, pour compléter ses études, un second séjour (1558-1560) en Italie. En 1561, après un voyage en France, il rentre définitivement en Hongrie et reprend ses fonctions auprès de son archevêque Nicolas Oláh (chap. II de la 1^{re} p.). C'est la chronologie précise, si confuse jusqu'ici et si compliquée à établir, qui donne à ce chapitre une valeur spéciale.

Les années d'études furent décisives pour l'évolution de l'esprit et le développement des idées de Dudith. Ses voyages et ses études le mettaient en relation avec les premiers représentants de l'humanisme de son époque. Nous avons déjà mentionné ses relations

avec Pole et Manuce. En Angleterre, la protection de Pole dut lui assurer des avantages considérables dans ses études, mais c'est une époque qui reste, à cet égard, assez obscure. Sur le séjour en France, nous sommes beaucoup mieux renseignés. Sous la direction de Caninius, il apprit le grec ; pour l'hébreu, ce fut Jean Mercier qui lui en enseigna les rudiments. Et surtout, il ne faut pas négliger l'influence de l'illustre philologue Turnèbe qui professait au Collège Royal. En philosophie, il eut pour maîtres à la fois Vicomercat et Charpentier, fait qui peut nous surprendre, puisque Vicomercat est un propagateur ardent des idées nouvelles, issues de l'école de Padoue, tandis que Charpentier, fidèle à la tradition, est un ennemi juré de toute idée nouvelle. Dudith a encore, sans doute, connu Dorat et Ramus.

Pour le développement intellectuel de Dudith, son second séjour en Italie n'est pas moins important que celui de Paris. L'Université de Padoue, à cette époque, garde encore fidèlement l'esprit rationaliste de Pomponazzi, Panciroli, Robortello, Bonamico, etc., et avant tout celui de Paul Manuce ; tels sont les noms les plus illustres qu'on rencontre parmi les professeurs et les relations de Dudith, pendant son second séjour en Italie. Parmi ses condisciples, on voit des noms qui seront illustres : Patricki, Kochanowski, gloire de la Pologne ; des Hongrois : Istvánffy, Forgách, Sambuc ; l'Italien J. V. Pinelli ; le Flamand Nicaise von Ellenbode, etc.

De retour en Hongrie, en décembre 1561, il est désigné pour l'évêché de Tina (Knin), l'empereur voulant l'envoyer au Concile de Trente. Dudith s'acquiert d'abord au concile une célébrité par son éloquence, plus tard, une notoriété par les idées qu'il défendait au nom de son maître, l'empereur Ferdinand. (La concession du calice, le mariage des prêtres...) Pour le récompenser de ses services, on le fit passer successivement à l'évêché de Csanád et ensuite à celui de Pécs (Cinq églises) [confirmé en 1565]. Suit une période très intéressante dans la vie de Dudith : celle de son activité diplomatique qui eût pour théâtre la Pologne. Envoyé par l'empereur pour négocier le retour de la reine de Pologne, sœur de l'empereur, en Autriche, il fit la connaissance d'une des filles d'honneur de la reine, et l'épousa en secret. Excommunié, il se retira en Pologne où il s'était assuré l'indigénat (retraite à Cracovie, 1568-1572). L'empereur fit de nouveau appel à ses services pour préparer le terrain à l'élection d'un Habsbourg au trône de Pologne, d'abord en 1572, ensuite en 1575. Toutes les deux tentatives échouèrent malgré les machinations très habiles et les relations très importantes de Dudith, acquises par son second mariage (1574), avec la comtesse Tarnow, née Zborowska. En 1576, Dudith dut quitter la Pologne en toute hâte pour éviter les rigueurs

des partisans de Báthori. Après un an de crises et de vicissitudes, il s'établit pour quelque temps à Paskow (1577-79) pour se fixer définitivement à Breslau, en 1579. Il y resta jusqu'à sa mort (le 23 février 1589), dans une studieuse retraite, en relation ou en correspondance avec les meilleurs humanistes de son temps.

Son œuvre. — L'activité philologique de Dudith lui assure une place très distinguée parmi les philologues de son temps, pourtant très fécond en génies philologiques. Cette partie de l'œuvre de Dudith est traitée avec une abondance qui peut, de primé abord, nous paraître excessive. Après une étude plus approfondie, nous ne manquerons pas d'approuver l'auteur. A travers ses manuscrits, nous trouvons accès à l'esprit, aux idées d'un humaniste qui l'est par excellence : son goût pour l'antiquité, sa soif de savoir, sa curiosité qui s'intéresse à tout, sont si caractéristiques de toute l'époque. M. Costil donne une étude très détaillée des manuscrits qui devaient faire partie de la collection très riche de Dudith. Cette partie de notre ouvrage n'est pas la plus facile à lire ; il n'en reste pas moins vrai que c'est peut-être là que l'auteur, philologue compétent, a donné sa mesure. La précision, le labeur qu'on y entrevoit, l'ingéniosité, méritent toute notre admiration.

Le deuxième chapitre de la seconde partie est consacré à Dudith, humaniste, théologien et savant. On y voit le poète, l'orateur, le correspondant, le philosophe, etc. Comme théologien, Dudith a fait volte-face à la doctrine qu'il avait proposée sienne, comme catholique et évêque, mais qu'il ne connaissait pas assez. La théologie a eu très peu de part dans ses études. Après son mariage, il devient officiellement luthérien, mais par la sympathie qu'il témoigne aux sociniens, alors très répandus en Pologne, il s'affirme plutôt arien. Son principe fondamental est d'ailleurs la tolérance, et, sur ce point, il est prêt à s'opposer à Bèze non moins qu'à Rome. Dudith, esprit positif qui n'est guère fait pour la spéculation théologique, se trouve d'autant plus à son aise dans le domaine des sciences naturelles. Surtout l'astrologie et la médecine ont pour lui un intérêt spécial. Là, son originalité, son esprit délié, ne manqueront pas de produire des effets très remarquables. Il attaque avec vivacité les préjugés qui entravent le développement des sciences naturelles et il entrevoit avec beaucoup de clarté les principes de l'empirisme rationnel.

Dans la conclusion, nous avons un portrait très vif et très précis de Dudith. Hongrois, issu d'une famille croate mêlée de sang italien, malgré son patriotisme très accentué, Dudith est, par excellence, un esprit européen, comme Érasme, son inspirateur, l'a été. Les plus diverses influences se sont exercées sur lui. En Italie, Pole et Manuce sont représentants de l'orthodoxie catholique ; par Vicomercat, il se relie à la longue suite des

disciples de Pomponazzi ; Charpentier, attaché à la philosophie traditionnelle, le compte parmi ses élèves. Ces éléments hétérogènes sont restés tels en Dudith : rationaliste sceptique, jamais il n'en a tenté, ou du moins, jamais il n'en a fait la synthèse. Son idéal fut celui de Rabelais : la culture encyclopédique.

On nous donne, en outre, une bibliographie très complète des œuvres de Dudith et des ouvrages consultés. Dans l'appendice, les plus diverses questions sont traitées (on y trouve, entre autres renseignements, la liste de sa bibliothèque) pour terminer avec une édition des lettres philologiques inédites de Dudith.

Après cette analyse très imparfaite, il nous reste encore à signaler les nombreuses fautes d'orthographe qui existent dans les mots hongrois ; de même qu'une inexactitude dans la date de la défaite de Mohács qui n'est pas : 1527, mais 1526. L'importance funeste de ce désastre nous oblige à en faire mention. Ces petites imperfections, quoique regrettables dans un tel ouvrage, sont bien insignifiantes : elles n'amointrissent point la haute valeur scientifique de ce livre, véritable ouvrage d'érudition qui fait honneur au sujet et à son auteur.

(Budapest.)

E. STEIXNER SCH. P.

Emeric MADÁCH. — Tragedia Omului [La Tragédie de l'Homme]. Poem dramatic. Traducere în versuri de Octavian GOGA. Bucaresti, Fundatia « Regele Carol II », 1934, 250 p.

Une des traditions les plus heureuses de la littérature roumaine moderne est de traduire en vers les œuvres poétiques. C'est ainsi que M. Octave Goya qui, tout en étant un homme politique, de grande activité, est aussi un des chefs reconnu de la poésie roumaine contemporaine, et un parfait connaisseur de la langue et de la littérature hongroises. Il s'est proposé de faire connaître à son peuple, grâce à la souplesse et à la sonorité du vers roumain, les beautés impérissables du chef-d'œuvre de Madách. Il a tâché de rendre l'original par des vers iambiques accentués qui, aujourd'hui, paraissent déjà plus parfaitement adaptés à l'esprit et à la structure de la langue roumaine. Ne voulant pas augmenter considérablement le nombre des vers (danger que peu de traducteurs ont su éviter), et ne consentant que très difficilement à sacrifier le moindre détail de texte, il a longuement mûri sa traduction, l'a retouchée et corrigée pendant bien des années, de sorte que, sous sa forme définitive, elle témoigne par tous les détails, d'un travail très consciencieux, très approfondi, et d'une inspiration poétique indéniable. Il va sans dire que, dans certains cas, les difficultés de transposition sont insurmontables, car les moyens d'expression dont le traducteur dispose par la nature même de

sa langue, se montrent insuffisantes à rendre toutes les nuances de l'original. Ainsi, dans le vers : « Bakó, ügyes légy! Órjást vesztesz el! »¹ Goga n'a pas réussi à imiter le rythme de l'expression (« Calaulé, azi pierzi un urias », p. 149), si bien rendu par le traducteur allemand :

*Henker, geschickt! Ein Riese fällt!*²

Une difficulté analogue s'est révélée aussi dans la traduction du dernier vers³, que sa belle figure étymologique (*bizva bizzál*) rend inimitable pour la plupart des langues européennes. Il était impossible, en même temps, de traduire « bizni » (avoir confiance) littéralement par « a te increde », ce qui obligeait M. Goga de le remplacer par « crede » (crois), synonyme assez éloigné même si l'on ne tient pas compte du changement du contenu philosophique de l'expression. C'est ainsi qu'on a abouti au vers :

Omule, zis-am, lupia-te si crede, p. 250,

qui, bien qu'il soit plutôt une espèce d'adaptation, se prête aussi bien à la déclamation que l'allemand :

Ich sagte dir, Mensch, kämpfe und vertrau!

et qui est certainement supérieur à l'anglais :

Hark to Me, Man! Strive on, strive on and trust!

M. Goga semble toujours respecter l'esprit de l'original et cherche à en rendre tous les détails, jusqu'aux tournures et aux expressions particulières du style de Madách. Il est bien connu que le mot « por » (poussière) revient à chaque instant sous la plume du poète hongrois pour caractériser, à la manière du langage des psaumes, la vanité de l'existence humaine. Sans essayer de le traduire dans tous les cas par un seul et même mot roumain — ce qui, malgré le fameux « toate-s praf » d'Éminescu, aurait été impossible — M. Goga l'a rendu par plusieurs formules qui, toutes, sont bien adaptées à la pensée de Madách. C'est ainsi que *porvilág* (monde de poussière) devient « lumea de noroi » (p. 25), *porlatag, hanyatló báb* se change en « pápuse de tarina fara duh »

(1) « Bourreau, sois adroit, tu vas exécuter un géant »
(Trad. VAUTIER, p. 153.)

(2) Mohácsi, *Die Tragödie des Menschen*, p. 127.

(3) « Homme, je te l'ai dit, lutte et aie confiance! »
(Trad. de VAUTIER, p. 249.)

(p. 128), *a törpe kornak mocskoló pora* est rendu par « mlastina prezentului pitic » (p. 131). Pour faire sentir dans quelle mesure M. Goga a su garder la profondeur et la sonorité de son original, citons encore les deux vers que voici :

Madách : *S szabad szót ad a rejő gondolatnak
Ledült romoknak átkozott porán⁴.*
Goga : *In slobod shor se va roti gândirea
Peste molozul vremii blestemate* (p. 159 l.).

Notons, à ce propos, que la plupart des maximes contenues dans le texte de la *Tragédie* sont traduites d'une façon nette et frappante. Les formules roumaines de M. Goga ont parfois la valeur d'une véritable trouvaille poétique. Inutile de prouver que la concision d'une expression telle que « E mica moartea marilor idei » (p. 122) ne peut même pas être comparée aux vers trop lourds et trop prosaïques du traducteur allemand :

*Leider kommen
Grosse Ideen Klein zu Fall* (p. 106).

La version de M. Goga a le double mérite d'être destinée aussi bien à la scène qu'à la lecture. Parfois ses vers présentent un rythme si vif, si suggestif, qu'en les lisant, nous avons l'impression d'une déclamation pleine de vie et de mouvement. Espérons que, malgré les excès de chauvinisme aveugle si fréquents hélas, dans certains pays, ce bon travail trouvera un accueil très favorable auprès des lettrés roumains qui sauront y reconnaître, non pas une simple copie de *Faust*, mais un chef-d'œuvre original de la littérature universelle. Cette appréciation leur sera d'autant plus facile que dans les passages lyriques (toujours pleins de charme et de musicalité), et notamment dans la traduction du chœur de la scène de Londres (« Lasa-i valul !... », p. 161-2), M. Goga a su faire valoir certaines réminiscences de la *Glose* d'Éminescu, le plus grand génie lyrique de la littérature roumaine. Cette coïncidence, bien qu'elle soit sans exemple (M. Mohácsi a puisé aussi dans la langue de Goethe et de Stefan George), est d'autant plus frappante qu'un vers traduit littéralement du hongrois par M. Goga (« Toate-s veehi si noua toate ») correspond exactement à un vers célèbre du poème d'Éminescu. Ce détail révèle l'union spirituelle de deux grands poètes.

L. GÁLDI.

(4)

« Où, sur la poussière des ruines délabrées,
la pensée puisse enfin s'exprimer librement »

(*Ib.*, p. 162.)

Béla DE PUKÁNSZKY. — *Geschichte des deutschen Schrifttums in Ungarn*. Erstes Band. Von der aeltesten Zeit bis un die Mitte des 18. Jahrhunderts. [Histoire de la Littérature allemande de Hongrie, 1^{er} vol., dès le début jusqu'au xviii^e siècle]. Münster in Westfalen, 1931.

L'ouvrage de M. Pukánszky est la première synthèse de la littérature allemande sur le territoire de la Hongrie historique. Œuvre grandiose d'un chercheur infatigable qui a su découvrir des aperçus nouveaux, et les interpréter au point de vue philologique, pour les faire entrer dans un cadre bien établi.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur n'arrive qu'à la moitié du xviii^e siècle. Moyen Age, Réforme, Époque du style baroque, Contre-réforme, voilà ses divisions essentielles. Chaque chapitre commence par un vaste tableau de l'histoire de la civilisation, et c'est ainsi que le précieux travail de M. Pukánszky peut être considéré comme la première esquisse de l'évolution intellectuelle des Allemands de Hongrie. Quant aux détails littéraires proprement dits, ils se présentent sous un double aspect : d'une part, ils ne sont qu'un pâle reflet de la littérature allemande des pays germaniques ; d'autre part, ils embrassent l'apport intellectuel des Allemands établis dans le bassin des Carpathes et subissant, dès lors, certaines influences locales. Il est certain que l'importance particulière de la littérature allemande de Hongrie consiste dans le fait qu'elle s'est développée dans un milieu entouré de tous côtés par les diverses nationalités de l'ancienne monarchie. Jusqu'au xviii^e siècle, cette littérature ne peut revendiquer aucune personnalité remarquable, et son plus grand mérite est d'avoir établi des relations personnelles entre les écrivains allemands de Hongrie et de l'étranger, et donné naissance à de fécondes réactions, qui, à leur tour, ont contribué à intensifier la vie intellectuelle des Hongrois. Subissant continuellement l'influence de la littérature allemande par cet intermédiaire, notre littérature n'a pu assurer son indépendance et sa faculté d'adaptation, que par le génie de ses meilleurs écrivains, toujours en lutte pour l'émancipation intellectuelle du pays.

Dans le premier volume, l'auteur, après avoir donné un tableau très documenté de la vie médiévale, s'occupe surtout de l'histoire littéraire du xvi^e au xviii^e siècle. Deux grandes forces semblent dominer ces trois siècles : d'une part, les tendances humanistes revêtues d'un caractère bourgeois ; d'autre part, la Réforme. De là découle le double caractère des ouvrages de cette époque : l'élément savant, et l'atmosphère religieuse.

D'autres influences allemandes et néolatines viennent encore affermir le caractère « petit bourgeois » de cette littérature, reflétant, avant tout, la conscience de sa mission sociale, sans que

ce soit une expression fidèle de l'esprit de ceux qui l'ont créée. Voilà dans quelle attitude P. Pukánszky cherche à retrouver l'aspect caractéristique de la littérature allemande de Hongrie. Il faut lui savoir gré d'avoir montré comment deux peuples, malgré les différences de leur mentalité, ont pu coexister dans le même pays, donnant occasion à la rencontre de deux civilisations : l'une, la plus ancienne, tout en étant affaiblie par suite des conditions particulières où elle se trouvait, a su garder sa liberté d'esprit ; et l'autre, plus jeune et plus forte, n'a jamais cessé de respecter celle-là et lui témoigner sa gratitude.

Désiré KERECSENYI.

Jolantha PUKÁNSZKY-KÁDÁR. — *Geschichte des deutschen Theaters in Ungarn [Histoire du théâtre allemand de Hongrie]. Erster Band. Von den Anfaengen bis 1812, München, 1933.*

L'ouvrage de Mme I. Pukánszky-Kádár est la première partie d'une étude d'ensemble sur l'histoire du théâtre allemand de Hongrie. Jusqu'ici les chercheurs n'avaient à leur disposition qu'un grand nombre d'études partielles (parmi lesquelles les travaux de l'auteur même méritent d'être cités en premier lieu). Tous ces détails devaient naturellement être réunis en une vaste synthèse qui, dorénavant, sera considérée comme un des apports les plus remarquables de la philologie allemande de Hongrie, soucieuse d'élucider avant tout le problème des relations intellectuelles de la Hongrie avec le monde germanique.

Après avoir passé en revue les premières tentatives et signalé quelques cas isolés d'infiltration, l'auteur constate que c'est dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que les troupes ambulantes commencèrent à passer plus fréquemment d'Autriche en Hongrie. Leurs mécènes furent avant tout les grands seigneurs du pays. Les troupes choisirent de préférence les villes situées dans le voisinage de la frontière d'Autriche, ensuite elles pénétrèrent jusqu'aux centres intellectuels plus éloignés des régions habitées par les Allemands. Leur répertoire comprenait des pièces d'une valeur très inégale, bien que parmi leurs régisseurs et leurs metteurs en scène il s'en trouva plus d'un qui pressentit l'art plus raffiné du XIX^e siècle. Il est certain que ces troupes cherchaient à s'adapter en tout au goût et aux exigences du public hongrois dont la conscience nationale ne tardait pas à reconnaître dans les héros romantiques de ces drames allemands, les grandes figures de son passé et quelques types sympathiques de son époque. C'est ainsi que le théâtre allemand a contribué à la formation du théâtre de langue nationale, bien qu'à cet égard aussi, on ne doive pas perdre de vue le rôle des initiatives d'origine hongroise. Les deux cou-

rants se complètent et se fondent dans la structure intellectuelle du théâtre national.

Il est impossible de résumer brièvement cet ouvrage, si riche de faits et de documents précieux ; c'est certainement la meilleure étude concernant ce sujet. Il sera indispensable aux spécialistes de l'influence allemande, aussi bien qu'à tous ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire de la Hongrie.

Désiré KERECSENYI.

Elemér JANCÓS. — *Az erdélyi magyar líra tizenöt éve [Quinze années du lyrisme hongrois de Transylvanie]*. Cluj-Kolozsvár, 1934, p. 128.

Ancien élève de la Sorbonne et actuellement professeur de lycée à Kolozsvár-Cluj (Transylvanie), M. Jancsó s'est proposé de passer en revue les quinze dernières années de la littérature hongroise de Transylvanie. Se bornant, dans ses recherches, au domaine du lyrisme, il essaye d'en dégager les caractéristiques transylvaines proprement dites, le « transylvanisme » de cette poésie dont la naissance est due, en réalité, à l'organisation des nouvelles frontières. Ce « transylvanisme » revêt de plus en plus le caractère d'un courant littéraire et s'éloigne de tout programme politique ou scientifique. L'auteur a le mérite de placer son sujet dans le cadre de l'évolution sociale, ce qui lui permet d'esquisser les déplacements des couches sociales après la guerre, avec toutes leurs conséquences pour les écrivains. Il distingue cinq groupes de poètes. Le premier est formé par les conservateurs (Szabolcska, Jékely), le second par les poètes lyriques modernes qui peuvent être considérés comme les premiers représentants du transylvanisme (Reményik, Áprily, Tompa, Szombati Szabó, Bárd, etc.), le troisième embrasse les vers-libristes quelque « Waltwhitmaniens » (Szentimrei, Bartalis), le quatrième les intellectualistes, sympathisant avec le futurisme, l'activisme, le dadaïsme, etc., et enfin, le dernier comprend les jeunes poètes, dont quelques-uns pleins de promesses. Par sa culture européenne, ainsi que par son goût littéraire exceptionnel, M. Jancsó semble prédestiné à être le premier vrai théoricien du lyrisme transylvain. On attend, suivant une remarque de la préface, la synthèse de la littérature transylvaine, de 1914 à 1934, qui sera certainement un événement de notre histoire littéraire.

I. MIKÓ.

Petre V. HANES. — *Histoire de la littérature roumaine*. Préface de Mario ROQUES, Membre de l'Institut. Paris, Leroux, 1934, 272 p.

Comme M. Roques le dit fort bien dans sa magistrale préface,

« l'histoire de la littérature roumaine... doit être l'histoire de la formation d'un esprit, d'un goût, d'une langue, d'une âme » (p. ix). Malheureusement, M. Hanes n'apporte presque rien de nouveau à cette synthèse tant souhaitée qui pourrait servir de base à l'histoire comparée des littératures de l'Europe centrale et orientale. Cet ouvrage n'est qu'« une sorte de galerie de portraits » où, même le choix des auteurs traités, est parfois très discutable. D'autre part, il nous paraît étonnant d'y trouver une analyse de six pages et demie de l'œuvre d'un Haralams Lecca, quand Eminescu lui-même doit se contenter d'un chapitre trop sommaire, souvent confus, et qui ne dépasse pas une dizaine de pages. Qu'il nous soit permis de signaler que l'auteur semble ne pas avoir eu, sous la main, les travaux récents de M. Calinescu sur la vie et l'œuvre d'Eminescu. Même, la date de naissance du poète est à rectifier (1850 au lieu de 1849). La biographie est trop maigre, et quelques remarques nous semblent d'une banalité¹ telle qu'elles n'apprendront certainement rien sur l'existence tourmentée de ce grand romantique. Il aurait mieux valu insister au moins sur les relations européennes d'Eminescu. Le rapprochement que fait M. Hanes entre une poésie de Musset et le dernier vers de M^e Satire, est certainement erroné, car celui-ci (*Tout est poussière*) évoque plutôt une réminiscence biblique. Quant aux relations d'Eminescu avec la Transylvanie, il est certain que non seulement « un de ses maîtres préférés (Joseph Vulcan) était un Transylvain » (p. 187), mais que les premiers écrits du plus grand poète roumain ont paru précisément dans une revue roumaine de Budapest. Remarquons à ce propos que M. Hanes et M. Roques, dans sa préface, évitent soigneusement de faire la moindre allusion à l'influence de la littérature hongroise sur la littérature roumaine. A propos de Petru Maior, il y aurait eu lieu de mettre en relief ses relations avec les historiens hongrois (surtout Pray), du XVIII^e siècle, de même que dans le cas de Slavici, de Goya, de Rebreau et d'autres qui, tous, ont subi l'influence de la culture hongroise. Quant à la formation du théâtre roumain (pp. 81-82), il aurait été nécessaire d'utiliser aussi les résultats des recherches de Sulica, Bitay et d'autres savants hongrois. Même si l'on renonce au point de vue du comparatiste, les portraits d'écrivains semblent être parfois bien incomplets. N'aurait-on pas dû remarquer, à propos de Nicolae Filimon, que son roman (*Ciocoli vechi si noi*) est le tableau le plus fidèle, même en ce qui concerne le vocabulaire, de l'époque Phanariote ? Malgré les réserves que nous avons tenu à formuler, l'ouvrage de M. Hanes pourra utilement servir

(1) Exemple : « Tantôt il mangeait beaucoup, tantôt peu ou rien et il n'avait jamais d'heure fixe pour ses repas » (p. 179).

au public français, pour l'initier à la connaissance des principaux auteurs de la littérature roumaine. L'histoire des idées, ainsi que celle du style littéraire roumain, reste encore à faire.

L. G.

Georges KRISTÓF. — *Istoria limbii, si literaturii maghiare* [Histoire de la langue et de la littérature hongroises]. Trad. par A. BITAY. Cluj-Kolozsvár, 1934, 239 p.

Après l'excellent ouvrage de M. I. Chinezu sur la littérature hongroise transylvaine d'après-guerre¹, M. Kristóf, professeur de langue et de littérature hongroises à l'Université de Cluj-Kolozsvár, a assumé la tâche, d'ailleurs assez délicate, de présenter au public roumain l'histoire, non seulement de la littérature, mais aussi de la *langue* hongroise. Un travail de ce genre était d'autant plus souhaitable qu'il devait apporter de nombreux correctifs aux opinions erronées répandues par les manuels roumains sur l'origine « mongole » des Magyars, sur l'infériorité de leur culture par rapport aux autres peuples de l'Europe, etc. Quant à l'histoire de la littérature magyare, telle qu'elle se présente dans l'exposé généralement sobre et concis de M. Kristóf, elle embrasse une série de portraits, sans pourtant dégager les grandes lignes et les idées directrices de l'évolution. Nous sommes étonnés de voir que M. Kristóf n'ait pu tirer plus large profit des travaux de M. Horváth, sur le Moyen Age hongrois et que, malgré une foule de récentes recherches sur le romantisme hongrois, cette époque soit présentée avec des contours si effacés. Aujourd'hui, on ne pourrait plus affirmer que Berzsenyi imita seulement Horace, étant donné que le type du « poète extatique » qu'était cette grande figure solitaire de notre romantisme, se laissait influencer surtout par des poètes mineurs humanistes, ainsi par que des poètes allemands (Matthisson). Il aurait été également nécessaire de mettre en relief la valeur de la poésie lyrique de Vörösmarty (p. 111), bien que ce côté de son talent ait été moins apprécié par la critique traditionnelle hongroise depuis Paul Gyulai. Quant aux relations d'Ady avec les poètes français, il est inutile de citer les noms de Rimbaud et de Mallarmé, qu'Ady ne semble pas avoir connus de près. Un des grands mérites de ce livre est d'avoir signalé un bon nombre de points de contact entre les littératures magyare et hongroise. A propos de A. Endrödi, ajoutons que le sujet d'une de ses ballades a passé aussi dans la poésie de Gh. Cosbuc. En ce qui concerne l'esquisse de l'évolution de la langue magyare, il y aurait bien des détails à revoir. Il est fâcheux d'entendre parler

(1) I. Chinezu, *Aspecte din literatura maghiara ardeleana*, Cluj, 1930.

encore des « agglutinations » des langues finno-ougriennes (« agglutinâre », p. 7). Au lieu d'énumérer quelques variantes d'intérêt plutôt paléographique du nom « magyar » (p. 14), il aurait mieux valu indiquer l'étymologie (*magy-eri*) sur laquelle un certain nombre de linguistes éminents sont aujourd'hui d'accord. Il serait difficile d'approuver une autre affirmation de M. Kristóf, selon laquelle « caracterul natiunii maghiare e hunic (bulgaro-turc) », v. 15. Bien que l'on sache peu de chose sur la langue des Huns, il est certain qu'elle n'appartenait pas au groupe des langues turk du type « tchouvache » et que, par conséquent, il serait fort hasardeux de faire des rapprochements entre le « caractère national des Hongrois et celui des Huns, peuple bien différent des Bulgaro-Turcs. Parmi les exemples donnés par M. Kristóf pour les mots d'origine étrangère du hongrois, on trouve facilement trace de quelques étymologies complètement abandonnées depuis bien des années (*molnár*- « meunier » remonte non pas au vieux slave, mais à l'ancien haut allemand, p. 16 ; *föld* « terre » n'a rien à voir avec all. *Feld* ; *határ* « frontière » est dérivé du verbe *hat* « avoir puissance, pouvoir », *ib.*, etc.). Les origines de l'orthographe hongroise ne s'expliquent pas par des emprunts faits au nord de l'Italie (p. 17) et précisément, dans les questions d'orthographe, il est impossible de passer sous le silence l'influence évidente des graphies françaises du Moyen Age. Cette brève esquisse aurait permis à M. Kristóf de fournir quelques précisions sur le processus d'« européenisation » de la langue hongroise¹, problème qui mériterait d'être repris par un représentant qualifié de la linguistique sociologique. Pour la bibliographie (p. 221-3), il y aurait encore bien des choses à ajouter (« Ungheria », éd. « Europa Orientale », études de Gombocz et de Keresztury dans « Ungarische Jahrb », essais de synthèse de Z. Losonczy, etc.).

L. GÁLDI.

Georges BÖLÖNI. — **Az igazi Ady [Le véritable Ady]**. Paris, 1934, éditions Atelier de Paris, gr. in-8°, 385 p.

Dans ce gros ouvrage, tout empreint de la spontanéité des souvenirs personnels, M. Bölöni, un des amis les plus fidèles d'André Ady, évoque quelques aspects nouveaux de l'existence orageuse de notre grand poète moderne. Sans réussir à faire sentir toute la complexité de sa personnalité, — pour atteindre ce but, on demanderait plus d'objectivité impartiale — il sait tracer un tableau très vivant de Paris, tel qu'Ady l'a vu ; il donne des précisions utiles à retenir sur la naissance de quelques célèbres poèmes

(1) Cf. E. Schwyzer, *Genealogische und kulturelle Sprachverwandschaft*, Univ. Zürich, Festgabe, 1914, 11 l.

(comme par exemple « Párisba tegnap beszökött az ősz »), et il excelle surtout en la publication consciencieuse (sinon philologique) d'un grand nombre de documents inédits (journaux, lettres, etc.), relatifs à la vie du poète. Il est dommage qu'il n'ait pas tenu toujours compte de la valeur littéraire de ces confessions intimes. A notre avis, il serait nécessaire de faire, aussitôt que possible, un triage de ces matériaux déjà encombrants. Nous ne saurions jamais approuver la publication de « documents humains », tels qu'une note d'Ady, pour la blanchisseuse (p. 379). Nous regrettons également d'avoir vu s'effacer l'évolution intellectuelle d'Ady devant cette masse d'impressions réelles. Il nous paraît que tout ce qui est dit sur les relations d'Ady avec la littérature française de son temps (p. 96 et suiv.) est un peu exagéré. A cet égard, l'opinion de M. Schöpflin semble être beaucoup plus juste. Il est étonnant de voir dans les mots français cités çà et là par M. Bölöni, un mélange bizarre de fautes de grammaire et de fautes d'impression (exemple : « eau coulant », p. 62 ; « Coque d'Or », p. 119 ; « En pleine Monceau », p. 33 ; « Hé là-bas ! », p. 120 ; « Joconda », pour Gioconda, p. 180, etc.).

L. GÁLDI.

FRANÇOIS RABELAIS. — **Gargantua [Pantagrueli vidámságok könyve]**. Budapest, 1936, Merkantil-nyomda, in-8°, 246 p.

L'ouvrage présente la première traduction hongroise du *premier livre* de Rabelais, par Mlle Katalin Kemény qui la dédie « à M. Abel Lefranc, le grand Rabelaisien ». Cette dédicace est suivie d'un avant-propos par M. Marcel Benedek.

Ceux qui n'ont fait que des traductions de l'italien, de l'anglais, ou même de l'allemand en français, ne se rendent pas compte des difficultés souvent insurmontables présentées par les traductions entre langues complètement étrangères l'une à l'autre. Il y a, en français, jusqu'à des groupes entiers de concepts qui manquent en hongrois, malgré toute la richesse d'expression et l'extrême souplesse de cette langue, et *vice versa* ; de sorte que le traducteur est constamment tirillé entre sa conscience et son goût littéraire qui lui imposent, l'une la fidélité scrupuleuse, l'autre les règles grammaticales et esthétiques de la langue qu'il manie. Ainsi, dans ces transpositions disparaissent facilement le rythme ou la rime, la musique ou même le sens intime du texte.

Et le prodigieux langage de Rabelais ! qui saurait l'imiter ? Il y fallait le génie et la volonté d'airain d'un Balzac ; encore n'y a-t-il réussi que dans certains de *ses Contes drolatiques*¹. Il

(1) Voy. p. ex. *l'Incube*, publié pour la première fois dans le n° 4 des *Cahiers Balzaciens*, par M. Bouteron, *Les Cent Contes drolatiques*, fragm. inéd. (La Cité

faudrait donc un Balzac hongrois pour recomposer le *Gargantua* dans un hongrois archaïque. Mais cet artiste — peut-être existait-il — ne s'est sans doute pas occupé d'un tel ouvrage, tandis qu'une jeune Hongroise se l'est proposé et l'a mené à bonne fin.

Français et Hongrois, nous devons lui en savoir gré, car elle a fait un courageux travail. Elle a pris pour base de sa traduction l'édition critique de M. Abel Lefranc. Elle en a rendu le texte aussi fidèlement que les limites de son savoir le lui permettaient¹. Elle en a reproduit les annotations essentielles. Enfin, elle a pourvu son volume d'une abondante biographie et d'un *Rabelais éducateur*, d'après l'*Étude sur le Gargantua* qui figure en tête de l'édition critique et les articles publiés depuis dans la *Revue des Études rabelaisiennes* et la *Revue du XVI^e siècle*. Le premier paragraphe de la biographie, sorte de vue « à vol d'oiseau » sur l'écrivain et son temps, est un tableau fort bien réussi où l'on respire la vertigineuse atmosphère des œuvres rabelaisiennes. Plein de contradictions apparentes, d'harmonies réelles, Maître François s'en dégage poète, savant, humaniste profond. Cette esquisse nous prouve que la traductrice a compris son auteur jusqu'à en épouser la poésie. Elle s'y révèle artiste. Il est regrettable qu'elle en ait gâté l'arrière-plan par d'ambitieuses considérations sur l'inutilité des études d'influence, suggérées sans doute par l'inexpérience de sa jeunesse.

On pourrait aussi souhaiter un langage plus pur ; sans compter que les tournures du jargon ultra-moderne de Budapest dont Mlle Kemény n'a pas songé à se débarrasser, ne sauraient sauvegarder pour le lecteur hongrois les charmes de l'original français. Néanmoins, on peut excuser ces défauts, parce que les premières traductions sont, forcément, presque toujours défectueuses. Celle-ci, malgré ses nombreuses imperfections, a le mérite incontestable d'être la première, un diligent travail classique, utile à coup sûr au vainqueur futur des difficultés dont elle n'a pu se rendre maîtresse.

Hélène d'ALSÓ.

des livres, Paris, 1925), p. 11. — M. Marcel Bouteron a bien voulu nous faire remarquer le passage tout rabelaisien qui commence au bas de la page 13 par les mots : « Il vind à cheual, tout seul, apprest soupper... » Nous sommes heureux d'exprimer notre gratitude à M. Bouteron pour l'infatigable bienveillance avec laquelle il nous prodigue les trésors de son incomparable science balzacienne.

(1) Sauf les passages relatifs à la Sorbonne où, contrairement au principe toujours conciliateur de M. Lefranc qui s'est conformé aux dernières éditions, dont Rabelais avait adouci le texte, Mlle Kemény a jugé utile de reproduire les hardiesses de la première édition.

HISTOIRE

Emeric LUKINICH. — **II. Rákóczi Ferenc felségárulási perének története és okirattára** [L'histoire et les documents du procès de haute trahison intenté contre François II Rákóczi]. Budapest, Académie, 1935, vol. XI et XII de la 1^{re} série de « Archivum Rákócziánium », 486, 640 p.

Dans cet ouvrage paru à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de François II Rákóczi, le P^r Emeric Lukinich, directeur de *Archivum Europæ centro-orientalis*, résout le problème complexe du « Procès Rákóczi ». Pour mieux saisir la portée de cette publication, rappelons d'abord ce qu'était l'opinion des historiens hongrois sur l'origine de ce procès et citons les paroles de M. Jules Szekfű, qui, en date de 1931, en présente la dernière rédaction. « La Cour de France », dit M. Szekfű, « se trouvait alors (début du xviii^e siècle) à nouveau en face d'une crise : il lui fallait défendre Philippe d'Anjou sur le trône d'Espagne, trône que Charles II, le dernier des Habsbourg espagnols, lui avait légué à l'exclusion de la branche allemande de la même dynastie. C'est avec la brutalité de la diplomatie que Louis XIV a recours alors à l'ancienne formule pour provoquer un soulèvement dans le dos des Habsbourg : l'ambassadeur de Constantinople, Ferriol, écrira à Rákóczi. A son tour, celui-ci discute l'affaire avec ses amis, entre autres avec Bercsényi. Ce dernier ne voit pas, non plus, d'autre solution pour mettre fin à l'oppression viennoise dont souffrait toute la nation. Un agent de Vienne se charge de porter les lettres de Rákóczi à Paris, les livre au Conseil Secret qui voit se confirmer ses anciens soupçons à l'égard du fils adoptif de Thököly et il le fait arrêter pour l'amener à Wiener-Neustadt. »

Sur la foi des documents, connus précédemment, mais qui ne sont publiés que maintenant, M. Lukinich constate que l'initiative ne venait pas du Roi Soleil, mais bien de Rákóczi. En effet, ce Prince voulait coordonner et lier son action à la conflagration européenne générale qui était sur le point d'éclater à propos de la succession d'Espagne et où Louis XIV s'était lui-même engagé en face des Habsbourg de Vienne. La première condition pour y arriver, était, aux yeux des mécontents hongrois, de mettre le Gouvernement français au courant de leur dessein, de l'efficacité et de l'utilité éventuelle de leur concours. « Il faut convaincre tout d'abord le Gouvernement français », dit M. Lukinich en expliquant les intentions de Rákóczi, « que ce ne sont ni des affaires personnelles, ni des ambitions du pouvoir de quelques individus, dont il s'agissait alors en Hongrie, mais d'un mécontentement général de caractère révolutionnaire, provoqué par les méthodes anticonstitutionnelles du Gouvernement de Vienne. En effet,

depuis 1689, quand la royauté hongroise, jusqu'alors élective, fut transformée, sous la pression du Gouvernement, en une royauté héréditaire, l'ambition de la Cour se manifesta clairement pour réduire ce royaume à l'état de simple province impériale. Après 1687, il n'y eut plus d'assemblées d'États, on gouvernait simplement par des ordonnances édictées selon des intérêts étrangers et non hongrois, sans s'inquiéter de leur conformité avec les lois. C'est à partir de ce moment que se sont multipliées les innombrables atteintes aux droits publics et privés dont souffre toute la société hongroise sans distinction de classe. » N'ayant pu trouver nulle part de remède à ces empiètements, toute la nation se trouve à deux doigts de la révolution. Et puisque la situation européenne s'y prête et que c'est l'intérêt des deux nations — française et hongroise — il faut profiter de ces forces révolutionnaires encore latentes.

Un memorandum rédigé en ce sens, accompagné d'exposés détaillés sur les conditions militaires, économiques et politiques de l'intervention hongroise, fut envoyé plus tard (1701) à la Cour de France par l'intermédiaire de l'ambassade française de Varsovie, alors que celle-là était déjà initiée aux affaires hongroises. Mais, au début du mouvement, ni le nouvel ambassadeur à Varsovie, encore sans expérience à son poste, ni celui de Vienne, suspect aux yeux des Hongrois, encore moins l'ambassadeur à Constantinople, géographiquement si éloigné de la Hongrie, n'auraient pu servir utilement d'intermédiaires entre Rákóczi et la Cour de France. Voilà donc comment le Prince hongrois, pressé par le temps, en vint à charger un officier impérial, entré depuis peu à son service, un certain Fr. J. Longueval qui se disait Français, de porter des lettres à Paris. Sans être un chevalier errant, encore moins un agent de la Cour, cet officier était simplement le type du mercenaire, sans biens, mais avec d'autant plus d'ambition pour en acquérir. Porteur de deux lettres, l'une destinée à Louis XIV, l'autre à Barbesieux, ministre de la Guerre, Longueval fait effectivement le voyage à Paris. Ne pouvant cependant remettre au destinataire que la seconde missive, il rentre avec la première, mais seulement après l'avoir montrée à Vienne, dans l'espoir d'une riche récompense. Une fois la lettre refermée, Longueval la remet à Rákóczi, comme si rien ne s'était passé. Rákóczi répond à Barbesieux, mais Longueval porte cette lettre directement à Vienne. Les documents saisis paraissent alors suffisants aux yeux de la Cour pour faire emprisonner Rákóczi et intenter contre lui un procès de haute trahison. C'est donc ainsi que se présente, sous son jour véritable, la phase d'introduction du grand procès Rákóczi. Ces résultats modifient sur plusieurs points nos connaissances acquises jusqu'à ce jour.

Après avoir ainsi éclairé la situation, M. Lukinich passe à l'examen des procès-verbaux, des lettres et autres documents du grand procès dont il établit très minutieusement le cours, décrit la scène dramatique de la confrontation de Longueval avec Rákóczi, le sort de ce dernier dans sa prison, les efforts de sa femme pour obtenir certains adoucissements à son sort, et il décrit la notification de l'acte d'accusation. Ensuite, M. Lukinich en vient à la partie la plus dramatique : comment Rákóczi a pu s'enfuir de la prison, avec l'aide effective du capitaine Lehmann, commandant de l'escouade de dragons chargés de sa surveillance (7 novembre 1701). La Cour stupéfaite fut ainsi privée à jamais du plaisir de livrer le Prince au bourreau.

Comme tous les ouvrages de M. Lukinich, celui-ci est très documenté et très détaillé, il n'y manque aucun fait important. Écrit dans un style sobre, d'une clarté lumineuse, il nous fait revivre, à l'instar d'un romancier de marque, ce grand drame qui forme le premier chapitre de l'*Épopée Rákóczi*, épopée à la fin de laquelle le héros sera rendu à la nation pour pouvoir remplir sa mission historique. Notons que les documents publiés, rédigés presque tous en français, en latin ou en allemand, permettent aux lecteurs ignorant le hongrois de suivre toutes les phases du procès. Cette publication apparaît, sans aucun doute, l'une des plus importantes de l'historiographie hongroise relative à François II Rákóczi.

TIBOR BARÁTH.

Zoltán SZENDE. — *A magyar katasztrófa 1918-19* [La catastrophe hongroise de 1918-19]. Budapest, Madách Könyvkiadó, 1933, in-8°, 179 p.

Outre la connaissance générale et objective des faits, l'historiographie hongroise de la grande guerre s'est, dès le début, fixé une double tâche : tout d'abord constater le rôle joué par la force armée nationale et en apprécier la valeur ; ensuite s'efforcer de contrôler et au besoin de corriger l'opinion que les étrangers se font de notre participation à la guerre. A ces deux points de vue, l'ouvrage de M. Z. Szende mérite une attention spéciale. Il a été publié pour la première fois en langue allemande, sous le titre *Die Ungarn im Zusammenbruch* (Berlin, Oldenburg, 1918). Il avait pour but de retoucher le tableau brossé par certains historiens de langue allemande, notamment par le général allemand Cramon et par l'historien de l'Autriche, Fr. Nowak. Ces écrivains voulaient, en effet, faire retomber la responsabilité de nombreux échecs militaires sur nos armées. L'ouvrage de M. Szende a atteint son objectif : à l'heure actuelle, il fait autorité.

C'est en 1916, au moment où les puissances centrales commen-

gaient à manifester leur épuisement, où la Monarchie austro-hongroise se décidait à la paix, que débute le livre de M. Szende. Mais l'auteur s'intéresse surtout aux événements survenus à l'automne 1918 et au printemps 1919. Il examine minutieusement l'état des fronts militaires et la situation intérieure du pays de saint Étienne pour en mieux expliquer la défaite. Sur le front, il constate que ce ne fut pas dans les troupes hongroises, comme on l'affirmait gratuitement, que la démoralisation prit naissance. Documents en mains, M. Szende démontre, au contraire, que les divisions hongroises tinrent bon jusqu'au dernier moment et dans un ordre militaire pour ainsi dire parfait. Rappelées du front, leur moral était impeccable quand elles atteignirent, à travers l'Allemagne et l'Autriche révolutionnaires, la frontière hongroise. Cela est confirmé par le général allemand Kornhaber, un des témoins les plus authentiques de ces jours critiques, qui écrivait dans son rapport que les divisions hongroises « étaient jusqu'au dernier homme décidées à lutter pour la Hongrie, mais — ajoutait-il — en territoire hongrois ». Tout autre était, cependant, la situation intérieure dans ce pays entièrement livré à la propagande subversive. Le Gouvernement hongrois n'était plus maître ni de la foule, ni de l'appareil administratif. Il ne pouvait même pas disposer des troupes qui rentraient. Imprégné d'esprit marxiste, le « camarade » Linder lançait trop légèrement la phrase devenue fameuse : « Je ne veux plus voir de soldats », privant ainsi le pays de son dernier appui. L'armée une fois disculpée, au seul Gouvernement civil incombe la lourde responsabilité du désastre intérieur.

Cette amère conclusion que M. Szende tire de son étude est fondée sur une documentation d'archives très étendue. La préparation minutieuse de cet ouvrage est encore renforcée par un constant souci d'impartialité. Notons également le style très sobre de l'auteur qui convient parfaitement à la gravité du sujet. Ces qualités font de *La catastrophe hongroise de 1918-19* un des guides historiques les plus sûrs pour tous ceux qui veulent se former une idée vraie de l'attitude des Hongrois en ces temps extrêmement difficiles.

T. BARÁTH.

RECTIFICATION. — Par une erreur typographique, la note publiée dans les tomes VIII-XI (p. 315-317) de la *Revue* et intitulée *Quelques données nouvelles sur les livres français imprimés en Hongrie*, portait la signature de M. Béla Zolnai au lieu de celle de Mlle Marguerite Jezernickzy. M. Zolnai nous a aussitôt avertis lui-même de cette erreur et nous nous excusons auprès de Mlle Jezernickzy d'une si regrettable omission (N. D. L. R.).